

POÉSIE

André Velter dans le souffle du flamenco

BERNARD-OLIVIER POSSE

«Et tu pars pour partir de départ en départ.» Nulle surprise de découvrir ce vers sous la plume d'un voyageur intempestif. Le poète André Velter nous livre en effet un recueil de textes, *Tant de soleils dans le sang*, où la voix se découvre vagabonde et erre au gré de la marche – quitte à parfois se perdre. Mais c'est que les poètes du *Grand Jeu* l'ont précédé, et Velter sait pertinemment que «c'est encore à qui perd gagne».

Ainsi, le mouvement s'empare de la parole et les adverbes de lieu abondent jusqu'à confiner au paroxysme de l'indistinction: «Ici, ailleurs, là, partout.» A force de bouger, la stabilité s'installe et le quotidien, dans ce qu'il a de plus essentiel et de simple, risque d'échapper au poète, oubliant l'Oiseau de Char: «Un oiseau chante sur un fil/Cette vie simple, à fleur de terre.»

Mais ne parler ici que de l'incessante circulation isolatoire du poète serait occulter les fondations du recueil. Traversé de part en part par l'errance, la mouvance, le flux, ce recueil l'est également par l'Espagne, ses tores, ses poètes, sa musique et ses fleuves dont l'un d'eux construit en une rime le pont de passage avec le vagabondage du poète: «Partir, partir, partir/Guadalquivir, Guadalquivir.» Le poète devient fleuve, comme le poème, logorrhée s'écoulant sur la page.

L'Espagne tient ici l'exigence d'une éthique de funambule propre à la vie poétique telle que la chante Velter. De fait, non pas recueil de poèmes, mais forme oscillant entre le chant et l'incantation, *Tant de soleils dans le sang* se veut «livre-récital», pour ne pas dire livre musical, tant les rythmes de l'Espagne essaient d'y éclore derrière la guitare flamenca de Pedro Soler, jouant en sourdine dans l'interstice des lignes improvisées par Velter sur sa musique.

Ainsi, ce livre-récital se laisse autant lire qu'écouter; et certainement est-ce là la force et le souffle qui l'animent, déjouant les pièges d'une écriture hermétique pour mieux jouer le partage de la voix et de l'oreille. Cette vitalité toute rimbaldienne se retrouve d'autant plus dans les sept poèmes-tracts qui clôturent le recueil et qui invitent à la relecture de ce que la cendre aura tôt repris: «Toujours et toujours attiser le feu qui nous jette en avant.»

> **André Velter**, *Tant de soleils dans le sang*, Ed. Gallimard, 118 pp.

PREMIER RECUEIL

Stefano Casa, belle découverte

NATALIE HERVIEUX

Comme tout ce qui est gratuit (l'air frais, la beauté, l'amour), la poésie constitue une pause savoureuse autant qu'une forme de résistance passive à la course effrénée de nos quotidiens. Elle instaure une posture, un regard renouvelé auquel nous convie Stefano Casa:

«La routine radote ses marottes mesquines/sous un soleil buté, avilissant halogène/saturant de néant nos yeux ronds sans racines/orphelin décide éclairant notre peine/Cherche alors dans la terre qui tremble sous tes pieds/et cherche dans le ciel aux étoiles éclatées/les traces. Rêve seul dans la fabrique anonyme/les grincements du bois et les oiseaux intimes.»

Ces vers déstabilisent nos habitudes de consommation rapide, ils ne s'engloutissent pas mais se dégustent comme des mignardises. Les reproches généralement adressés au genre poétique – trop exigeant, trop érudit, trop abstrait – ne s'appliquent pas ici. La forme traditionnelle adoptée par Casa soutient et rythme la lecture, rappelant l'agréable flux des vagues ou le ronronnement des pièces de théâtre classique; tandis que la simplicité des thèmes abordés parlera à chacun. Parfois, on voit bien où le poète veut en venir et son expérience résonne avec la nôtre: «Chacun son tas de feuilles mortes devant la porte.» D'autres fois, l'artiste nous précède et nous livre des perles dont on appréhende instinctivement quelque chose, comme un parfum qui passe trop vite et dont on ne saisit que le souvenir «jusqu'au silence des vieilles planches». I

> **Stefano Casa**, *La Fabrique anonyme*, Ed. de L'Aire, 23 pp.



Des errants reviennent à la vie

Le Clézio. Dans deux longues nouvelles, le Prix Nobel de littérature 2008 emmène ses personnages blessés sur la mer du Japon et en Afrique de l'Ouest, où la violence est tue.

ANNE MOOSER



Une île coréenne où le témoin d'un viol commis par des soldats revient trente ans plus tard est un des décors du dernier Le Clézio. FOTOLIA

C

Chez J.M.G. Le Clézio, Prix Nobel de littérature 2008, la nature n'est jamais un cadre enchanteur venant enjoliver les récits: profondément authentique, elle est le lieu de l'enracinement des êtres et des choses, révélateur de leur adéquation au monde, ou au contraire d'un malaise à l'habiter.

Aussi la mer joue-t-elle un rôle à part entière dans *Tempête* (clin d'œil à la pièce de théâtre d'Aimé Césaire), une des «novellas» composant la dernière œuvre éponyme de Le Clézio. Elle exerce sur les personnages une attraction fondamentale, porteuse de vie ou de mort.

C'est en effet autour du rituel ancestral et fascinant de la pêche aux ormeaux sur l'île coréenne d'Udo, dans la mer du Japon, que se construit l'intrigue. La mère de June, une enfant de 13 ans narratrice d'une part importante de l'histoire, en a fait son métier comme tant d'autres femmes de l'endroit qui sortent de l'eau dans leurs combinaisons de caoutchouc noir, poussant chacune un cri différent et

renversant sur une roche «leur récolte de tourillons et d'ormeaux, les oursins; leurs mains ont les ongles cassés et noirs, la peau de leur cou est ridée comme celle des tortues.»

Arrive sur l'île Philip Kyo (référence au Kyo de *La Condition humaine* de Malraux), un Américain qui pêche en complet-veston et souliers vernis. Sa profonde maladresse dans cet environnement de vent et de dunes le trahit: June, vive et innocente, devine que cet homme au regard sombre, au sourire triste – et dont elle aura tôt fait de décider, dans un enthousiasme fougueux d'adolescente, qu'il sera «l'homme de sa vie» –, cache un secret.

Terrible faute

Car pour revivre une histoire d'amour survenue trente ans auparavant, Philip est revenu sur l'île où s'est déroulé son drame: un jour, la jeune fille qu'il aimait, Mary, née d'un viol, a pris possession de la mer pour s'y noyer, incapable d'accepter la terrible faute qu'il lui a avouée: témoin impas-

sible, alors qu'il était journaliste-photographe dans une Corée en guerre, il n'avait rien fait pour empêcher le viol d'une jeune femme par des soldats.

Témoin et criminel

Un peu à la manière du Jean-Baptiste Clamence de *La Chute* d'Albert Camus, c'est donc à la confession de Philip que nous assistons aussi, confession qui pose une question essentielle: le «témoin» de l'horreur, celui qui la regarde et ne fait rien pour l'empêcher, qu'il ait l'œil du photographe ou la plume de l'écrivain, n'est-il pas, lui aussi, un criminel?

Sur l'île, Philip trouvera l'apaisement tout comme Rachel, l'héroïne de la seconde nouvelle, *Une femme sans identité*, le connaîtra en retournant en Afrique; pour elle, née d'un viol comme Mary, le Ghana devient le lieu d'une seconde naissance. Cet endroit au bord d'une mer «à l'odeur de violence» a d'abord été celui d'une enfance malheureuse, entre une marâtre très fardée sortie tout droit d'un conte

et un père qui, lui aussi, jouait le témoin complice.

Si des interrogations fondamentales donnent une identité à ces récits – l'exil, la quête des origines, la violence inhérente à l'enfance, la corruption du monde –, le premier nous retient davantage que le second par son originalité.

Voix et idées d'enfants

Mais que les habitués de Le Clézio se rassurent: c'est toujours le même style descriptif et volontairement simple, un style qui colle tant au réel qu'on lui attribuerait plutôt un prix de rédaction qu'un nouveau Nobel: «Il y a un passage à l'ombre, [...] J'attends, il y a des mouches [...] Il y a des petits oiseaux [...] Par chance, il n'y a pas de chien [...]»; c'est toujours une narration confiée en grande partie à des narratrices-enfants qui ont des voix d'enfants et des idées d'enfants dont on se lasse un peu, c'est donc toujours du Le Clézio et chez lui, le ton est grave et on ne badine pas. I

> **J.M.G. Le Clézio**, *Tempête*, Ed. Gallimard, 231 pp.

ENTRETIENS ET PHOTOS

Paul Badura-Skoda, piano intime

DANIEL FATTORE

Chroniqueur musical et écrivain, Antonin Scherrer a dialogué avec Paul Badura-Skoda l'espace de 48 heures intensives. L'entretien a eu lieu à Vienne, où le grand pianiste est né en octobre 1927. Le fruit de cette rencontre, *Dans l'intimité des maîtres*, dessine un portrait total de l'interprète.

«J'ai croisé pour la première fois la route de Paul Badura-Skoda au début des années 1990, alors que je sillonnais l'Europe sac au dos.» A lire la préface du livre, force est de constater qu'il est des voyages InterRail plus propices que d'autres!

Antonin Scherrer dévoile un interprète à la fois fier du chemin parcouru et respectueux des maîtres qui ont jalonné son parcours. Il y a les enseignants, tels Otto Schulhof, Viola Thern et

Marta Wiesental. Chacun à leur manière, tantôt orthodoxe, tantôt libre, ils ont composé le bagage du pianiste autrichien.

Il y a aussi les maîtres de la grande musique: Mozart, mais aussi Chopin, que le pianiste n'hésite pas à comparer aux compositeurs baroques, en marge de l'école romantique.

Et puis il y a la vie, qui est première parmi les maîtres. D'ascendance juive, Paul Badura-Skoda a pu craindre pour sa vie dans l'Autriche occupée par les nazis. Sans occulter ce terrible vécu, il préfère relater des anecdotes partagées avec les militaires russes venus libérer le pays: «Alors que toutes les femmes continuaient à se terrer à la cave dès qu'ils arrivaient, nous avons appris pour

eux de vieilles chansons russes que nous leur avons offertes à deux accordéons, et même quelques marches militaires sur lesquelles ils ont dansé le gopak. Ces efforts ont été payants...»

Nourri de réflexions sur l'interprétation musicale et l'émergence d'une musicologie soucieuse du respect des compositeurs, le livre captivera les personnes dont la musique est le métier ou la passion. Transcrit de façon dynamique, illustré de trois généreux cahiers de photographies, il intéressera aussi un lectorat qui aime les destinées humaines et l'histoire contemporaine. I

> **Paul Badura-Skoda et Antonin Scherrer**, *Dans l'intimité des maîtres*, Ed. La Bibliothèque des Arts, 165 pp.